

Introduction

Pour une sociologie des transidentités

Les figures trans sont partout. Dans les clips des chanteuses en vogue, dans des films à succès, dans la mode, les séries, les faits divers, en couverture des magazines et aujourd'hui au cœur des polémiques autour de la notion de genre*. Cette visibilité ne s'accompagne pourtant pas toujours d'un meilleur traitement (médiatique comme politique) et d'une plus grande acceptation. C'est pourquoi, s'il existe des figures trans dans la culture, si quelques noms nous reviennent parfois, on ne pourra pas dire que la culture *mainstream* ait toujours été et soit réellement aujourd'hui inclusive vis-à-vis des trans. Tour à tour caricaturé, psychiatrisé, dans le meilleur des cas ignoré, dans le pire rejeté, le fait transidentitaire pose problème dans un contexte normatif fort. À l'image de l'homosexualité, les peurs et les tabous demeurent. C'est sur la base de ce constat un peu terni que ce livre propose un bilan des savoirs sur la question trans (sur « les » questions trans) afin de mieux saisir ce que l'éclosion des transidentités fait aux normes de genre et, parallèlement, ce que ces injonctions de genre que nous connaissons tou-te-s font aux transidentités. Pour répondre à cette interrogation en miroir il s'agira d'abord

de revenir sur l'invention même des termes du débat, sur la médicalisation et sur la psychiatisation des transidentités, ainsi que sur les controverses qui accompagnent ces processus. S'il convient d'employer le terme de « controverses », c'est bel et bien que les oppositions qui se font jour sur cette question demeurent excessivement vives. Des hypothèses endocrinienne aux explications neurobiologiques, des solutions psychanalytiques aux outils chirurgicaux, nous esquisserons une étiologie critique du « transsexualisme* » en lien avec ses implications sociales et politiques. Il faudra alors entendre une différence, sur laquelle nous reviendrons, entre le terme médical de « transsexualisme » et les identifications individuelles, propres à chacune des personnes transidentitaires, qui s'éloignent parfois fortement de la définition stricte établie par la psychiatrie. Il est encore aujourd'hui précieux de débiter une réflexion sur les transidentités en commençant par une définition. En rupture avec les lectures pathologistes et psychiatisantes du « transsexualisme », terme médical et négativement connoté (Alessandrin, 2012a), les transidentités relèvent aujourd'hui de profils multiples, de parcours variés et d'identités foisonnantes. Le temps de la médicalisation des transidentités n'est toutefois qu'à moitié dépassé. Il aura fallu attendre novembre 2016 pour que les personnes trans, en France plus précisément, ne soient plus soumises à des injonctions de suivi psychiatrique et de stérilité pour obtenir un changement de leur mention de sexe* sur l'état civil. La reconnaissance progressive d'une transidentité pour partie éloignée de la figure binaire d'un « homme devenu femme » ou d'une « femme devenue homme », ne rencontre pourtant toujours pas l'effervescence, le fourmillement identitaire du mouvement

trans. Hommes encoints (Hérault, 2014), personnes trans mineures (Alessandrin, 2016a) ou non opérées, identités queer* ou doubles parcours de transition (Bard, 2015) ; les profils transidentitaires se désolidarisent des représentations et des attentes traditionnelles du genre.

Les rares enquêtes quantitatives sur la question parviennent avec précision à déplier ce phénomène. En 2011, l'enquête de l'INSERM sur les parcours de santé des personnes trans soulignait que la moitié des personnes trans seulement souhaitaient ou parvenaient à se faire opérer, et que sur cette population opérée, plus des deux tiers bénéficiaient d'opérations à l'étranger, tant le système public de soins s'éloignait, et s'éloigne encore, des demandes transidentitaires (Giami *et al.*, 2011). Ces nouvelles formes transidentitaires nous interpellent. D'une part car elles proposent de nouveaux agencements corporels et identitaires. D'autre part car elles brouillent les pistes des savoirs existants en contribuant au développement des *studies* (en l'occurrence ici des *trans studies*) et en formulant des contre-savoirs (Thomas *et al.*, 2013).

Ainsi, ce livre insistera-t-il aussi sur les différents fronts qui animent la question trans, de l'espace médical à l'espace social, en passant par les arènes juridiques et scientifiques. Le mouvement trans ouvre des controverses et, de la sorte, ne les clot réellement jamais. Il sera donc nécessaire de tenir ce poste d'observation global, non pas pour comprendre médicalement ce qui produit le « transsexualisme » mais pour saisir sociologiquement ce que produisent les « trans-identités ». Ce faisant, nous laissons de côté la question du « pourquoi » (« pourquoi est-on trans ? » ou « pourquoi

le devient-on ? ») et nous nous intéressons à la question du « comment », c'est-à-dire des logiques sociales à l'œuvre dans les controverses transidentitaires : comment vivent les personnes trans ? Comment le droit traite-t-il cette question ? Comment la médecine parvient, ou ne parvient pas, à accompagner les demandes de transitions ? Dans cette configuration, il ne faudra pas attendre d'une sociologie des transidentités qu'elle propose une définition définitive de celles-ci, c'est-à-dire qu'elle ferme la discussion, ni même qu'elle en délimite un hors-champ, c'est-à-dire des critères de non-inclusion. Au contraire, une sociologie des transidentités est une sociologie en mouvement, tant le sujet est bouillonnant et instable. Nous garderons donc en tête que la transidentité est plurielle et que toute tentative définitionnelle se solde forcément par la consécration de points aveugles, d'oublis, d'invisibilisations. La transidentité dont il sera question ici n'est donc pas uniquement celle de la médecine, ni même celle du monde associatif, laquelle fait souvent appel de la première. C'est un puzzle d'expériences et de scènes d'observations contradictoires, en délibéré. Dans cet archipel, tous les profils ne se recoupent pas. Du point de vue des identités, le terme transidentité est un terme parapluie, qui inclut tant qu'il peut les identités FtM (Female to Male), MtF (Male to Female), mais aussi les parcours non binaires, labiles, « queer ». Cette analyse comprend aussi les travesti-e-s*, les transsexuel-le-s*, les transgenres* et il s'agit de rappeler que la classification n'est ni exhaustive ni déjà donnée, mais qu'elle s'éprouve à même les expériences et les subjectivités individuelles dans un balai incessant d'identifications pour soi et d'identification par autrui. En outre, et en opposition avec une vision

nosographique et classificatoire, les définitions de ce livre ne seront jamais livrées en surplomb, mais bel et bien en écho avec les réflexions universitaires à ce sujet et les expériences relatées par les personnes concernées. C'est pourquoi la transidentité ne saurait être une sphère unifiée, sinon vu de l'extérieur. Vu de l'intérieur, les alliances se font et se défont en fonction des revendications et des identifications multiples. Parler de la « transidentité » ne réduit ainsi pas son existence à une figure monolithique mais convoque la complexité des vies.

Quelques pièges à éviter

Il importe aussi de rappeler la nécessité d'établir un discours sociologique sur les transidentités et, ce faisant, mettre à distance le monopole du savoir médical sur la question. Il semblerait que les parcours trans aient trop souvent été vidés d'histoire et de résistances pour être remplis d'évidences biologiques et psycho-pathologiques. À cet égard, il semble important de revenir très brièvement aussi sur ce qui semble faire le lit des mésententes sur cette question, des idées reçues, des fausses certitudes. Le premier arrêt méthodologique est celui du vocabulaire. Comme nous l'avons vu, le « transsexualisme », en tant que définition psychiatrique, sera ici remplacé par le terme de transidentité. Écrit entre guillemets, il renverra au concept médical et non à une identité des personnes. Afin d'emprunter un cheminement sociologique, il conviendra également de ne pas attendre de ce livre une analyse psychiatrique, psychanalytique ou neurologique, même si ces courants seront évidemment évoqués. La réappropriation par les sciences humaines et sociales de ce champ d'étude

est, à l'image de l'homosexualité ou du genre en général, une entreprise de longue haleine tant l'histoire des corps et des êtres psychiatisés, médicalisés est marquée par ces modèles explicatoires. Il serait peut-être bon, car cela n'a que trop peu été fait, de nuancer également la bienveillance de tous les textes de sciences humaines en la matière. Deux pistes semblent s'établir assez nettement pour esquisser cette nuance. D'une part, nous pouvons faire la critique d'une analyse qui opposerait les marges contre la structure. C'est par exemple le cas de la critique qu'adresse Pierre Bourdieu à Judith Butler dans la préface de *La Domination masculine*, lorsque le sociologue semble minimiser l'impact des performances de genre, des « *parodic performances* » analysées par la philosophe (Bourdieu, 1998, p.9). Dans cette lecture, les structures répétitives des normes de genre (homme = masculin ; femme = féminin) subsument les capacités de changement des individus. D'autre part, nous pouvons souligner de façon tout aussi critique une analyse qui opposerait les identités contre les symboles. C'est le cas de Pierre Dardot et Christian Laval qui, dans leur livre *La Nouvelle Raison du monde*, comparent le changement de sexe au changement de voiture, « au gré des satisfactions et insatisfactions » (p. 448) ce qui relève pour les auteurs d'un « affaiblissement de tout idéal », d'une « désymbolisation ». C'est également du côté du symbole qu'Irene Thery (2007) attaquera les propositions « des identités transgenres », qu'elle notait être « de plus en plus désespérées » (p.255) dans leurs demandes de reconnaissance. Une sociologie des transidentités doit donc en premier lieu être une sociologie critique de ces propres apports.

Le second arrêt méthodologique relève plus d'une nécessaire contextualisation. La recherche française en matière de transidentité est somme toute très récente, alors même que sur cette thématique les connaissances produites par la sociologie ou l'anthropologie américaine ne cessent de croître. En France, il faut attendre 2005 pour que les sciences humaines et sociales se penchent sur cette question. De ce point de vue, l'enjeu de cet ouvrage sera de restituer la spécificité des transidentités dans un contexte français. Bien évidemment, les parcours biographiques et les écrits théoriques n'omettent pas de s'inclure dans des comparaisons européennes et mondiales. Ce livre les rapportera. Mais le contexte national comprend de nombreux éléments qui lui sont propres (des traditions psychanalytiques, des associations, des textes de loi, etc.) et qu'il s'agira également de restituer.

C'est pourquoi une « sociologie des transidentité » doit épouser les contours d'une approche plurielle, tant du point de vue des aires de la production scientifique, que des thématiques abordées. Le chapitre premier sera l'occasion de revenir sur l'histoire médicale du transsexualisme avant, dans un second, de lire les transidentités au prisme du regard sociologique. Nous disons sociologique au sens de « sciences humaines » puisque une lecture complète du phénomène ne peut passer sous silence les autres sciences sœurs de la sociologie. Ici, la question des controverses médicales et juridiques aura une place toute particulière (chapitre II). Les mouvements associatifs trans seront pareillement analysés au bénéfice d'une lecture historique (chapitre III) avant de s'intéresser plus particulièrement

aux expériences sociales de la transidentité, en prise avec les discriminations notamment. Les questions relatives aux liens, familiaux, sociaux, aux périodes de vies scolaires ou au monde du travail seront alors soulevées dans un quatrième chapitre qui initiera une réflexion sur les représentations transidentitaires contemporaines (chapitre V). Une dernière partie conclusive, autour des interrogations sociologiques que provoque l'examen des transidentités, permettra d'interroger le lien entre mouvements trans et mouvements LGBT ou féministes.